

JEAN-MARC GANCILLE

CARNAGE

POUR EN FINIR AVEC L'ANTHROPOCENTRISME


Rue de l'échiquier

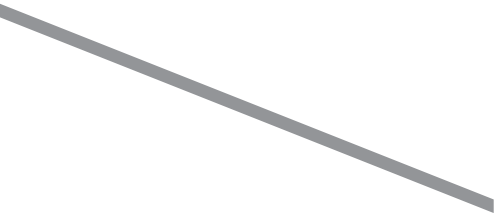

Carnage

NOM MASCULIN

Action de tuer un grand nombre
(d'animaux, d'hommes).

« L'ANIMAL NE DEMANDE PAS
QU'ON L'AIME,
IL DEMANDE QU'ON LUI FICHE
LA PAIX. »

THÉODORE MONOD



PRÉFACE

DE PAUL WATSON

Notre planète est un vaisseau aussi spectaculaire que minuscule circulant dans l'immense galaxie de la Voie lactée, équipé d'un système de survie fondé sur des réalités biocentriques. Ce système maintient la vie grâce à un équipage diversifié d'êtres complexes qui travaillent ensemble pour fournir de la nourriture, de l'eau propre, de l'oxygène et contrôler le climat. L'espèce humaine constitue un membre subalterne de cet équipage planétaire, mais participe en revanche pleinement de la mise à mort de ses meilleurs éléments. Le virus avec lequel nous avons contaminé ce système de survie, véritable cheval de Troie, s'appelle «anthropocentrisme». En conséquence, des espèces disparaissent, des écosystèmes se dégradent et de nouveaux agents pathogènes opportunistes apparaissent. L'effondrement est le résultat attendu de cette érosion progressive du vivant. Nous devons apprendre à vivre en harmonie avec les autres espèces, ou nous cesserons d'exister. C'est le message clair et d'une brûlante actualité que nous transmet le livre de Jean-Marc Gancille.

Pendant des dizaines de milliers d'années, le biocentrisme a guidé les chasseurs-cueilleurs. Mais voici moins de 10 000 ans, avec la naissance de l'agriculture, l'homme a quitté le jardin du monde naturel. L'agriculture a ensuite évolué vers des systèmes hiérarchisés pour contrôler l'expansion des populations humaines; le principal instrument pour organiser ce contrôle a été l'anthropocentrisme, soit l'illusion que les êtres humains

seraient supérieurs à tous les autres êtres vivants et qu'en conséquence, tout ce qui existe doit être au profit exclusif de l'humanité. C'est ainsi qu'on a assisté à la fabrication fantaisiste d'êtres mythiques appelés dieux : les principales religions considèrent que les divinités ont été créées à l'image des êtres humains et placent les humains au centre de la création – une conception qui induit une grande part de déni de la réalité.

Car la réalité est bien sûr très différente. Presque toutes les autres espèces, tant végétales qu'animales, à l'exception des espèces que nous avons domestiquées (disons plutôt asserviées...), peuvent vivre et prospérer sans les humains. À l'inverse, l'humanité ne peut survivre sans l'existence de nombreuses autres espèces. Si les populations d'abeilles et de vers diminuent, la nôtre diminuera aussi ; si le phytoplancton et certaines bactéries disparaissent, nous disparaîtrons aussi.

La complexité d'un monde où s'entrelacent de multiples espèces d'algues, de champignons, de bactéries, de virus, de parasites, d'insectes, d'invertébrés, de poissons, d'amphibiens, de reptiles et de mammifères dépasse en quelque sorte la capacité de compréhension de la pensée anthropocentrique, ou se situe tout simplement en dehors de son intérêt à comprendre et à apprécier.

De nombreuses cultures indigènes, en particulier celles, très rares, qui n'ont pas été touchées par l'anthropocentrisme, demeurent les dépositaires d'une conception biocentrique. Ces cultures en voie de disparition sont notre dernier espoir de se raccrocher à un mode de vie en harmonie avec les autres espèces.

La tribu Yanomani d'Amazonie décrit les envahisseurs anthropocentriques comme le « peuple des termites », parce que nous engloutissons toutes les ressources. À bien des égards, notre espèce a évolué comme les insectes, passant de primates hominidés chassant et cueillant à des colonies agglomérées infectant

les écosystèmes à la manière d'un virus, érodant leur capacité à s'épanouir ou même à survivre.

Par la faute de l'anthropocentrisme, nous sommes devenus ce primate nu gonflé d'orgueil, qui s'est auto-persuadé d'être une légende épique.

Depuis les origines de l'anthropocentrisme, nous avons été témoins d'une agression impitoyable contre le monde naturel, qui s'est traduite par des extinctions massives, un amoindrissement généralisé et un effondrement des écosystèmes. Cette tendance est insoutenable. Au cours des dix derniers millénaires, notre planète vivante a subi plus de dommages qu'au cours des 200 000 années précédentes; et au cours du siècle dernier, elle a subi plus de dommages qu'au cours des 10 000 dernières années.

La situation s'aggrave rapidement et aura très probablement des conséquences cataclysmiques au cours des prochaines décennies : famines, maladies, multiplication des conflits armés.

Des solutions existent, à condition de vouloir les mettre en œuvre, mais ne sauraient être réalisées sans renversement du paradigme anthropocentrique. Il s'agit de faire preuve d'humilité dans la façon dont nous nous percevons et d'adopter une relation harmonieuse avec le monde naturel.

L'humanité pourrait bien se prendre à son propre piège et provoquer sa propre disparition en inaugurant la sixième grande extinction de masse. Auquel cas, ce ne sera rien de plus qu'un incident dans l'histoire de la planète.

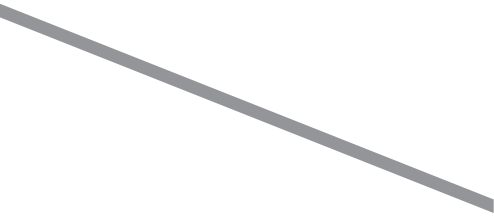
Comme lors des cinq extinctions massives précédentes, une chose est certaine : cette planète nous survivra, aussi difficile que cela puisse être pour beaucoup de le comprendre. Et comme par le passé, il faudra entre 15 et 20 millions d'années pour qu'elle se rétablisse complètement.

Ainsi, dans 20 millions d'années, la Terre sera à nouveau une planète qui fonctionnera parfaitement. Elle sera alors dirigée par

les êtres réellement supérieurs, ceux qui ont toujours tout dirigé et continueront de le faire : les virus, les algues, les bactéries, les champignons, les insectes, en coopération avec une nouvelle diversité de vie végétale et animale – peut-être même une forme de vie intelligente qui pourra donner un sens aux erreurs du passé, ou qui pourra tout aussi bien les répéter.

Paul Watson,

Fondateur de la Sea Shepherd Conservation Society



EARTH INFERNO

Invasions, guerres territoriales, guerres de religion, batailles impériales, guerres coloniales, guerres de tranchées, guerres mondiales, génocides, bombes atomiques, guerres civiles, guerres contre le terrorisme, insurrections, contre-insurrections, guerres pour les ressources... Depuis la nuit des temps, l'espèce humaine ne cesse de s'entretuer.

Au palmarès des conflits les plus meurtriers, la Seconde Guerre mondiale remporte la triste palme du plus grand nombre de victimes, entre 40 et 72 millions de morts. Les conquêtes mongoles (de 1207 à 1472) en feront entre 30 et 60 millions, la révolte des Taiping (de 1851 à 1864) durant la dynastie Qing en Chine entre 20 et 30 millions, la Première Guerre mondiale (de 1914 à 1918) entre 15 et 65 millions, la guerre civile russe (de 1917 à 1921) entre 5 et 9 millions, la deuxième guerre du Congo (de 1998 à 2003) entre 3,8 et 5,4 millions...

Dans son *Rapport mondial sur la violence et la santé* publié en 2002¹, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) égrène ce décompte macabre au fil des siècles : xvi^e siècle, 1,6 million de morts ; xvii^e siècle, 6,1 millions ; xviii^e siècle, 7 millions ; xix^e siècle, 19,4 millions ; xx^e siècle, 109,7 millions.

L'OMS parvient ainsi à une estimation du nombre de morts dans les guerres des 500 dernières années, qu'elle évalue *grosso modo* à 145 millions. Particulièrement sanglant, le xx^e siècle représente 75 % de ce total à lui tout seul... sans même prendre en compte les victimes collatérales qui, si on les ajoute, porteraient, selon l'OMS, à quelque 191 millions le nombre de personnes

1 OMS, *Rapport mondial sur la violence et la santé*, 2002, https://www.who.int/violence_injury_prevention/violence/world_report/fr/

ayant, de façon directe ou indirecte, perdu la vie lors des principaux grands conflits de ce siècle funeste.

En extrapolant ces données sur l'ensemble des siècles passés, toutes les guerres de l'histoire auraient ainsi généré 400 millions de victimes humaines directes. 400 millions de morts, dont le quart au cours du dernier siècle².

Ces statistiques froides masquent bien évidemment la réalité vécue de tous ces drames, la souffrance indescriptible que chacune de ces vies perdues aura causée. Derrière chaque victime, combien de meurtrissures, de peines inconsolables, de malheurs irréversibles ? 400 millions de destins brisés entraînant ceux des conjoints, parents, enfants et proches dans le long fleuve tumultueux de la violence éternelle, enflant à la mesure de l'industrialisation de l'effort de guerre, du fanatisme idéologique renouvelable et de la puissance croissante d'armements de plus en plus sophistiqués.

Bien que les conflits existent depuis les temps préhistoriques et malgré ces chiffres implacables, l'idée d'une violence première chez l'homme demeure un sujet controversé. Entre la vision de Hobbes de l'homme naturellement violent³ (le philosophe y voyant un animal sauvage « possessif, agressif, prédateur, ignorant par conséquent toute organisation sociale et même tout sentiment de sociabilité ») et celle de Rousseau pour qui il n'y a pas de guerre avant que ne se forment les sociétés⁴ (car « l'homme est naturellement pacifique et craintif, au moindre danger son premier mouvement est de fuir »), le débat sur la nature humaine

2 Chiffres tirés de l'excellent blog de Frédéric Côté-Boudreau, spécialiste d'éthique animale et de philosophie politique et morale, enseignant à la Queen's University, <https://coteboudreau.com>

3 Voir Thomas Hobbes, *Léviathan*, 1651.

4 Voir Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755, et *Du contrat social*, 1762.

se poursuit, convoquant l'anthropologie, l'archéologie, l'ethnographie, l'histoire, la science politique, la psychologie, la primatologie et la philosophie.

Il est pourtant un sujet qui pourrait réconcilier Hobbes et Rousseau : celui de la violence multiséculaire exercée contre les animaux. L'homme est en effet capable de faire subir à un animal, qu'il soit sauvage, domestique, tenu en captivité ou apprivoisé, une somme inimaginable de maltraitances visant à lui faire du mal, voire à le tuer, que ce soit sous une forme active (par le biais d'armes, de machines, de coups, de blessures) ou sous une forme passive (négligence). Il est sidérant de constater à quel point cette violence est tolérée individuellement et organisée collectivement, depuis toujours.

La somme des cruautés que subissent « les bêtes » depuis l'expansion de la domination humaine surpasse tout ce qu'il est possible intellectuellement de se représenter. La quantité d'animaux exploités et tués par l'homme est à ce point vertigineuse qu'elle en devient totalement abstraite et insaisissable pour l'esprit humain.

Tenter malgré tout cet exercice de comptabilité morbide ne peut se réaliser qu'à partir des données disponibles, c'est-à-dire celles des statistiques officielles. Les plus fiables concernent notre consommation alimentaire. Ainsi, selon l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO)⁵, rien qu'en 2012, le nombre d'animaux terrestres élevés et mis à mort dans le monde pour l'alimentation se montait à quelque 67 milliards : 62 milliards de poulets, 1,47 milliard de porcs, 648 millions de dindes, 545 millions de moutons, 444 millions de chèvres, 300 millions de vaches et veaux... Mais ce n'est presque rien comparé à ce qui se trame sous l'eau : un recensement portant sur les

5 FAO, « Producing animals/slaughtered », 2012, <http://www.fao.org/faostat/en/#data/QL>

poissons sauvages et les poissons d'élevage établit les prises à plus de 1 000 milliards chaque année⁶. 1 000 milliards.

Ces chiffres hallucinants signifient que l'espèce humaine tue consciemment, volontairement, chaque minute dans le monde, plus de 2 millions d'animaux. Autrement dit, qu'elle massacre en une semaine 50 fois plus d'animaux que l'ensemble des victimes humaines de toutes les guerres de l'histoire de l'humanité !

De tels chiffres dépassent l'entendement. Ils n'intègrent pourtant que certains animaux vertébrés destinés à la consommation des hommes. Ils n'incluent pas les insectes que les pratiques agricoles intensives déciment consciencieusement, ni les oiseaux qui en sont autant de victimes collatérales, ni les micro-organismes des sols et des abysses de plus en plus pollués et ravagés, ni la grande faune chassée, braconnée ou sujette aux trafics, ni les innombrables victimes non humaines de l'urbanisation, de l'extraction, de la déforestation, du réchauffement climatique et de la pression démographique galopante des hommes.

Homo sapiens a colonisé la planète et enclenché la sixième extinction massive des espèces. La biodiversité décline à un rythme sans précédent. La disparition d'un tiers des oiseaux des campagnes françaises en 15 ans, celle de 80 % des insectes des plaines d'Allemagne en moins de 30 ans, celle de 88 % des grands animaux d'eau douce dans le monde⁷ ou encore le déclin de 40 % des vertébrés sauvages terrestres en seulement 40 ans⁸ confirment une tendance que rien ne semble arrêter. Le taux d'extinction des

6 Alison Mood, *Worse Things Happen at Sea: Welfare of Wild Caught Fish*, 2010, www.fishcount.org.uk

7 Fenzhi He et al., « The Global Decline of Freshwater Megafauna », *Global Change Biology*, vol. 25, 2019, <https://onlinelibrary.wiley.com/doi/abs/10.1111/gcb.14753>

8 D'après le suivi de 16 700 populations [4 000 espèces]. WWF et Société zoologique de Londres, *Rapport Planète vivante 2018*, <https://www.wwf.fr/sites/default/files/doc-2018-12/29112018-LPR-Soyons-Ambitieux.pdf>

espèces pourrait être 100 à 1000 fois plus élevé que lors des précédents épisodes de disparition massive⁹.

L'influence de l'être humain est toujours plus prégnante sur son environnement et conduit inlassablement à l'éradication pure et simple de milliers d'espèces. Depuis l'arrivée de l'homme sur Terre, on estime qu'au moins 2 % de l'ensemble des espèces vivantes se sont éteintes, et l'on pourrait rapidement atteindre les 75 % si rien n'est fait pour enrayer le déclin actuel.

Depuis le XIX^e siècle, grâce notamment à Alexander von Humboldt et Charles Darwin, nous connaissons les grandes lois de l'écologie : nous savons que la force d'un écosystème repose sur sa diversité, que toutes les espèces sont interconnectées, qu'elles participent au bon fonctionnement du vaste ensemble de cycles biogéochimiques complexes et interdépendants qui garantissent la vie sur Terre. Nous savons qu'il existe des limites à la capacité de charge d'une planète aux ressources finies et que des réactions en chaîne pourraient menacer la biosphère d'effondrement. Nous savons que l'histoire de la vie sur Terre est celle de la multitude d'interactions entre toutes les espèces qui y cohabitent. Mais nous persévérons dans notre obstination à négliger notre interdépendance avec la nature, en exterminant consciemment tous les autres êtres vivants, nuisant ainsi au bon fonctionnement d'écosystèmes indispensables à notre existence.

Le 7 juillet 2012, des scientifiques de tous les horizons, dont le célèbre physicien Stephen Hawking, affirmaient que les animaux sont doués de conscience. Dans leur Déclaration de Cambridge, ils établissaient ainsi que « les humains ne sont pas les seuls à posséder les substrats neurologiques qui produisent la conscience¹⁰ ».

9 D'après l'étude « Accélération des pertes d'espèces induites par l'homme moderne : entrée dans la sixième extinction de masse » [Gerardo Ceballos] publiée en juin 2015 dans *Science Advances*. <https://advances.sciencemag.org/content/1/5/e1400253>

10 <http://fcmconference.org/img/CambridgeDeclarationOnConsciousness.pdf>

Depuis, les études sur la cognition animale se sont multipliées. Nous disposons d'une masse d'informations considérable et scientifiquement étayée concernant la sensibilité des animaux, leur aversion à l'égard de la souffrance, leur capacité à tisser des liens sociaux, leurs facultés intellectuelles parfois exceptionnelles, leurs besoins physiologiques et affectifs.

Pourtant, malgré le fait qu'ils ne soient ni véritablement hostiles aux animaux ni totalement indifférents à leur sort, une immense majorité d'êtres humains continuent à les manger, à les tenir en captivité, à les maltraiter et à les soumettre, pour le plaisir ou pour l'argent.

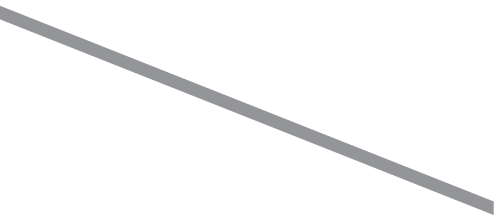
Comment analyser cette indifférence collective au sort d'êtres vivants vulnérables et sans défense, cette absence de responsabilité face aux conséquences de leur exploitation, cette revendication continuelle d'un « droit au plaisir » (gustatif, sportif, ludique) dont la satisfaction passe par les mauvais traitements qu'on leur inflige ? Que penser des scientifiques, des experts en marketing, des politiques, des cadres d'entreprises, des techniciens, des ingénieurs, des ouvriers dont le métier consiste à améliorer sans cesse les moyens d'exercer des sévices sur les animaux et à minimiser la réalité de leur scandaleuse industrialisation ? Par quels mécanismes psychologiques et injonctions idéologiques le plus grand nombre parvient-il continuellement à se mentir et à cautionner l'injustifiable ?

Selon le Dr Albert Schweitzer, « quelqu'un qui s'est habitué à considérer la vie de n'importe quelle créature vivante comme sans valeur, finit par penser qu'une vie humaine ne vaut rien ». La banalisation du mal qui s'exerce contre les animaux porte en germe la violence systémique que s'infligent les humains et qui sape les conditions mêmes de la vie sur Terre¹¹.

11 Voir Andrew Linzey, *The Link between Animal Abuse and Human Violence*, Sussex Academic Press, 2009.

Et si éradiquer la violence envers les animaux était finalement notre dernière chance de survie ?

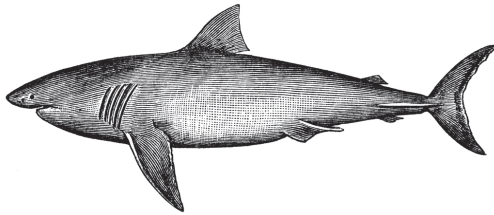
C'est très certainement ce que pensent déjà les derniers survivants non humains du carnage multimillénaire.



1

UNE EXTINCTION ?

NON, UNE EXTERMINATION
DÉLIBÉRÉE



MASSACRER LES ANIMAUX, LE PLUS VIEUX MÉTIER DU MONDE

L'extermination des animaux n'est pas un phénomène récent qui serait juste accéléré par l'expansion de la civilisation humaine. C'est une constante intangible qui dure depuis plus de 125 000 ans. Chaque arrivée d'*Homo sapiens* sur un continent s'accompagne d'un déclin de la mégafaune.

La question de la responsabilité de l'homme dans l'effondrement de la taille moyenne des grands animaux a longtemps fait l'objet d'âpres controverses scientifiques. Certains paléontologues postulent que les changements climatiques constituent l'origine principale de la disparition de la mégafaune. En effet, la dernière période glaciaire qui caractérise la fin du pléistocène commence il y a environ 110 000 ans et se termine il y a quelque 10 000 ans. Elle favorise l'essor de steppes gigantesques, idéales pour les mammifères herbivores qui se nourrissent de graminées et d'autres plantes de faible hauteur. Mammouths, rhinocéros laineux, cerfs géants et ours des cavernes, très répandus en Europe et en Asie septentrionale, se multiplient à la faveur d'un habitat froid et sec, offrant une nourriture abondante. Il y a 35 000 ans, ils n'ont jamais été aussi nombreux à peupler la planète.

Puis la période de déglaciation – qui débute il y a 21 000 ans et dure 10 000 ans – se solde par une hausse des températures d'environ 4°C et une élévation du niveau marin de quelque 130 mètres. Ces conditions climatiques favorisent le développement de vastes étendues boisées qui se substituent progressivement aux prairies, privant les grands herbivores de leur nourriture.

Les steppes herbeuses se réduisent comme peau de chagrin et contraignent les animaux à migrer et à s'adapter. Il y a 10 000 ans, la quasi-totalité de ces bêtes disparaissent, ne laissant que de maigres populations dans la plupart des régions.

Plusieurs études récentes et convergentes confirment cependant que l'extinction de la mégafaune n'est pas exclusivement due au changement climatique. Les animaux auraient été exterminés par les humains sur un temps très court, certains scientifiques parlant même de « guerre éclair », 3 000 ans tout au plus.

De fait, la disparition des géants de l'ère glaciaire coïncide avec l'expansion des chasseurs-cueilleurs sur le globe. L'argument le plus décisif en faveur de la responsabilité de l'homme dans ces extinctions, c'est le caractère asynchrone de ces disparitions. Elles se produisent à des moments différents selon que l'on considère l'Amérique, les Caraïbes, l'Australie, Madagascar... Mais le seul élément commun, c'est l'arrivée de l'homme, concomitante de la disparition de la mégafaune.

Partis d'Afrique, nos ancêtres rejoignent le continent européen il y a entre 150 000 et 100 000 ans, au gré des variations climatiques, poursuivant les troupeaux de gibiers. Au fil du temps, ils maîtrisent des outils et des techniques de chasse toujours plus perfectionnés (feu, pierre taillée, lance, arc, sagaie, boomerang en Australie). Capables de coopérer avec souplesse en grands groupes pour traquer leurs proies, ils deviennent des chasseurs habiles et redoutables. Ils exterminent les grands animaux de la steppe, proies naïves au comportement peu adapté à ce nouveau et agressif prédateur. Les hommes présents dans l'actuelle Russie il y a 30 000 ans chassent le mammouth à outrance. Des fouilles ont permis de mettre au jour de gigantesques ossuaires où s'empilent les restes de centaines d'éléphantidés, mais aussi des crânes de canidés qui servaient d'auxiliaires de chasse pour traquer et épuiser des proies rapides et endurantes comme le bison.

Quand *Homo sapiens* traverse le détroit de Béring voici environ 14 000 ans, le scénario européen se répète sur les terres d'Amérique du Nord. Y vivaient jusqu'à il y a quelque 13 000 ans de nombreux très grands animaux (dont la taille était parfois le triple de celle de leurs semblables en Afrique contemporaine). Toute cette mégafaune disparaît brutalement : proboscidiens, castors géants, mégatheriums, chevaux sauvages y sont décimés en l'espace d'un millénaire, une période très brève à l'échelle des temps géologiques. Ceci après avoir survécu aux trois dernières glaciations. Tous les grands animaux terrestres ont été affectés.

Dans l'hémisphère Sud, en Australie, l'usage de brasiers pour la chasse est largement étayé. Arrivé il y a entre 50 000 et 45 000 ans, *Homo sapiens* y éradique en quelques millénaires une cinquantaine d'espèces de marsupiaux, les énormes varans, les kangourous géants.

L'Amérique du Sud et centrale n'est pas en reste. Au début de l'holocène (il y a environ 10 000 ans), on n'y dénombre pas moins de 36 espèces de mégamammifères d'un poids supérieur à 1 tonne, dont des proboscidiens, des tatous géants, de gigantesques paresseux, des ongulés aux allures de rhinocéros ou d'hippopotames... sans compter les grands reptiles et les tortues géantes. En quelques milliers d'années, 100 % des mégamammifères vont disparaître sous l'effet combiné des changements climatiques et de l'intervention humaine parfois qualifiée d'*overkill*¹².

D'autres extinctions coïncident avec l'arrivée des hommes. C'est le cas des disparitions récentes du moa en Nouvelle-Zélande, un oiseau de 3,6 mètres de hauteur incapable de voler, du dodo à l'île Maurice (xvii^e siècle), ou, à Madagascar, des lémuriers géants

12 Paul S. Martin [1928-2010], géoscientifique américain, a développé la théorie de l'*overkill* ou du *blitzkrieg*, selon laquelle la disparition soudaine des populations de grands mammifères de l'époque glaciaire sur différents continents à des moments distincts coïncide à chaque fois avec l'arrivée de l'homme.

et d'*Æpyornis maximus*, un autre oiseau de 3 mètres de hauteur pesant jusqu'à 500 kilos.

Vers -50000, alors qu'*Homo sapiens* se répand sur tous les continents, la population mondiale atteint 1,5 million d'individus. Puis des innovations techniques telles que la sagaie, le harpon, l'arc et les flèches amélioreront les prises à la chasse et à la pêche, ce qui fera grimper le peuplement à environ 5 millions d'habitants, et ce en quelque 20 000 ans¹³.

Pendant cette période, les gros animaux paieront un très lourd tribut à l'être humain. Leur poids moyen chutera de 98 à 7,6 kilos. Désormais installé au sommet de la chaîne alimentaire, l'homme n'aura de cesse d'asseoir sa domination, de perpétuer et de justifier son œuvre de « serial killer ».

13 Jean-Noël Biraben, « L'évolution du nombre des hommes », *Population et Sociétés*, bulletin mensuel d'information de l'Institut national d'études démographiques, n° 394, 2003.